





THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

~~426~~

~~427~~

~~428~~

429

NEW BELGIAN POEMS

BY THE SAME AUTHOR

BELGIAN POEMS: CHANTS
PATRIOTIQUES ET AUTRES
POÈMES. ENGLISH TRANS-
LATIONS BY TITA BRAND-
CAMMAERTS, WITH A
PORTRAIT BY VERNON
HILL

THIRD EDITION

THE BODLEY HEAD



Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation



EMIL CAMMARIS
*From a painting by Hugh G. Riviers
(Exhibited in Royal Academy, 1910)*

NEW BELGIAN POEMS
LES TROIS ROIS ET AUTRES
POÈMES ♣ ♣ ♣ ♣ ♣
PAR EMILE CAMMAERTS
ENGLISH TRANSLATIONS BY
TITA BRAND-CAMMAERTS
WITH A PORTRAIT BY H. G. RIVIERE

LONDON: JOHN LANE, THE BODLEY HEAD
NEW YORK: JOHN LANE COMPANY: MCMXVI

WILLIAM CLOWES AND SONS, LIMITED, LONDON AND BECCLES, ENGLAND.

MS 2-14-98

PQ
2605
C 148N4

PREFACE

THE verses published in this new volume of "Belgian Poems" were written from Easter, 1915, to Easter, 1916.

In order to avoid any misunderstanding concerning the translations, it might perhaps be useful to say that they do not aim at any regularity. Only in one or two poems (*Easter, 1916*) and in some passages of the *Mystery Play* has strict accuracy been sacrificed to rhyme. Otherwise the only purpose of the translator has been to give a somewhat rhythmic rendering of the French verse in order to facilitate the task of those who might experience some difficulty in reading the original.

We must express our gratitude to Mr. E. B. Osborn for very kindly revising the translations and giving us some invaluable suggestions.

We must also thank the editors of *The Observer*, *The English Review*, *The Spectator*, *Every Man*, and *The Field* for allowing us to publish some of the poems which appeared first in their columns.

548620
LIBRARY

CONTENTS

	PAGE
À MA PATRIE ENCHAÎNÉE	2
À LA MÉMOIRE DU LIEUTENANT WARNEFORD, V.C.	8
LES ANGES DE MONS	12
LE DERNIER BOCHE	18
LE TIR NATIONAL	22
L'AMOUR DE LA PATRIE	26
LA JOCONDE	30
L'ANGELUS EN BELGIQUE	36
LE VIEUX PAYSAN	40
FRÈRE JACQUES	46
L'ATTENTE	52
LE ROI ET L'EMPEREUR	54
L'ADORATION DES SOLDATS	60
DIMANCHE	64
UNE CONFESSION	68
LA NEIGE	74
PÂQUES, 1916	78
LE MYSTÈRE DES TROIS ROIS	
AU CIEL	84
SUR TERRE	100

DÉDICACE

À MA PATRIE ENCHAÎNÉE

COMBIEN de temps, combien de temps,
O, mon amie,
Tendras-tu patiemment
Dans la nuit
Tes mains meurtries ?

O, le bruit clair,
Chaque matin,
Des charrettes de laitières,
Et le jappement joyeux des chiens,
Et, dans la paille d'or,
Secouées sur les pavés,
Les grosses cruches de cuivre,
Le ventre plein, la tête sur le côté,
Dansant leur chanson ivre
Au bon soleil d'été ! . . .

Combien de temps, combien de temps,
Ma noble sœur,
Leur talon de fer et leur poing de sang
Ecraseront-ils ton cœur ?

TO MY COUNTRY IN BONDAGE

How long, oh how long,
Beloved friend,
Wilt thou stretch out towards me
Patiently
Thy bruised hands ?

Oh, the merry tinkling sounds,
Every morning,
Of the milk carts on their rounds,
And the yelping of the dogs,
And, on the golden straw,
As they jolt the road along,
The big fat cans of copper bright,
With belly full, head on one side,
Dancing their old tipsy song
Beneath the summer sun !

How long, oh how long,
Proud sister mine,
Shall their iron heels, their bloody fists,
Tear and crush thy heart ?

O, la foule joyeuse,
Le soir,
Autour des tables, sur les trottoirs,
Et la bière mousseuse
Débordant des verres,
Et les longues pipes de terre
Dont on suit des yeux la fumée,
Le cœur content, l'âme apaisée ! . . .

Combien de temps, combien de temps,
Ma tendre mère,
Subiras-tu leurs railleries amères
Et la suprême offense
De leur condescendance ?

O, les longues promenades, le dimanche,
A travers champs,
Par les routes blanches,
Et, à l'ombre des saules, l'eau noire des étangs
Ridée par le vent,
Et les chaumières à volets verts,
Et le parfum mielleux des bruyères,
Et les enfants jouant dans la poussière,
Et les amants marchant lentement,
A pas menus,
La gorge sèche, l'œil perdu,
Un brin d'herbe entre les dents ! . . .

Oh, the cheerful happy crowd,
Every evening,
On the pavement, round the tables, laughing loud,
And the brown beer frothing,
The glasses overflowing,
And the long pipes of clay
Whose curling smoke we watch,
Soul at peace and spirit gay.

How long, oh how long,
My tender mother,
Shalt thou endure their bitter mockery
And that supreme offence :
Their condescension ?

Oh, the long long walks, on Sundays,
Across the open fields,
By the white roads, beneath the trees,
And, in the willows' shadow, the waters dark
Ruffled by the breeze,
The cottages with shutters green,
The perfume of the heather
Like the honey of the bees,
The children playing in the dust,
The lovers close together,
With dry throats and eyes unseeing,
Walking slowly, 'neath bright skies,
A blade of grass between their teeth ! . .

6 LES TROIS ROIS ET AUTRES POÈMES

Combien de temps, combien de temps,
O, ma patrie,
Tendras-tu patiemment
Dans la nuit
Tes mains meurtries ?

How long, oh how long,
My own country,
Wilt thou stretch out towards me
Patiently
Thy bruised hands ?

À LA MÉMOIRE DU LIEUTENANT WARNEFORD, V.C.

PLANER comme un faucon, perdu dans l'infini,
Attendre, derrière un nuage,
Que le monstre, lassé de carnage,
Regagne son abri ;
Voir soudain, sous ses pieds,
Comme la peau d'un dragon,
Luire, au soleil d'été,
La soie grise du grotesque ballon ;
Fondre sur ce cauchemar,
Comme Bellérophon sur la Chimère,
Et le percer de son dard
Et le voir tomber,
La tête la première,
Et rugir et flamber
Et s'aplatir par terre.

Etre un contre cent,
Lutter comme un pigmée contre un géant,
Etre entraîné dans le tonnerre de sa chute,
Rectifier, d'une main sure, cette suprême culbute,

TO THE MEMORY OF FLIGHT- LIEUTENANT WARNEFORD, V.C.

To soar like a falcon, lost in the infinite,
To wait behind a cloud
Till the monster, tired of carnage,
Returns towards its lair ;
To see appear, beneath one's feet,
Like a dragon's skin
Gleaming in the summer sun,
The grey silk of the uncouth gas-bag ;
To swoop on this nightmare
Like Bellerophon on the Chimaera,
And thrust it through and through
And watch it fall,
Head down, head-long,
Flaming, bellowing,
Shrivelling on the ground.

To be one against a hundred,
Fight like a pigmy 'gainst a giant,
Be caught in the thunder of his fall,
To right your craft with steady hand,

Puis rendre, en riant,
La bride à Pégase,
Et s'élever, de nouveau, insouciant, dans l'espace ! . . .

Que sont nos images et que sont nos chansons
Après d'une telle action ?
Quel est l'artiste et quel est le poète
Qui accomplit jamais une œuvre aussi parfaite ?
Quel est l'homme qui, pour une plus noble cause,
Fit un plus noble effort,
Et sut jamais se forger une telle apothéose
Sur l'enclume même de la Mort ?

Then, laughing, give the rein
To Pegasus,
And, careless, rise through space again ! . . .

What are pictures, what are songs
Compared with such a deed ?
What painter, what poet ever achieved
Such a perfect work ?
What man e'er made for nobler cause
A nobler effort,
Or wrought for himself such God-like glory
On Death's grim anvil.

LES ANGES DE MONS

IL y a ceux de Mons qui se ruent à la tête
Des chevaux boches et sauvent la retraite,
Et ceux d'Ypres qui balaient
D'un coup d'aile
Les vapeurs empoisonnées
Loin de nos tranchées,
Il y a ceux de Flandres et ceux des Dardanelles,
Ceux de l'Yser et de Russie,
Ceux du Trentin et de Serbie.
Il y a ceux qu'on voit
Et ceux qu'on ne voit pas,
Et ceux qu'on entend
De temps en temps.

Il y a ceux de Mons qu'on nous décrit,
L'œil flamboyant,
Courbés sur de grands coursiers blancs,
Et ceux dont les armes brillent
D'un éclat magique
Dans l'or des mosaïques,

THE ANGELS OF MONS

ANGELS of Mons who hurled themselves
At the German horse and saved the retreat,
Angels of Ypres who wafted away
With the waving of mighty wings
The poisonous gas
Far from our trenches,
Angels of Flanders, of the Dardanelles,
Angels of the Yser, angels of Russia,
Angels of Trentino and of Serbia.
Some we can see
And some we see not,
And some we only hear
From time to time.

Angels of Mons pictured to us
With flaming eyes,
Bent over their white chargers,
Angels whose armour gleams
With holy light
In mosaic gold,

Ceux des vitraux et des missels
Et des absides et des chapelles.
Il y a ceux qu'on voit
Et ceux qu'on ne voit pas,
Et ceux qu'on entend
De temps en temps.

Il y a ceux de Mons qu'on nous représente
Le glaive au poing, les cheveux au vent,
Et tous ceux qui, dans l'histoire,
Passée, future et présente,
Dispensateurs de la victoire,
Relèvent le courage des saints
Et confondent l'orgueil des méchants,
Ceux de Jacob et de Marie, de Georges et de
Sébastien.

Il y a ceux qu'on voit
Et ceux qu'on ne voit pas,
Et ceux qu'on entend
De temps en temps.

Il y a ceux de Mons dont on parle beaucoup
Et ceux de partout
Que l'on tait,
Ceux de bien loin dont on fait grand bruit,
Et ceux de tout près
Qu'on oublie,

Angels in many-coloured glass, in missels,
Set above altars and set within shrines.

Some we can see
And some we see not,
And some we only hear
From time to time.

Angels of Mons, shown appearing
Sword in hand, hair loose in the wind ;
All angels who in story
Past, present and to come,
Are awarders of victory,
Uplifting the valour of saints,
Spurning the sinner's pride,
Angels of Jacob, of Mary, of George and Sebastian.
Some we can see
And some we see not,
And some we only hear
From time to time.

Angels of Mons of whom much is spoken,
Angels of everywhere
Of whom we say naught,
Angels far away who are loudly remembered,
And angels so near us
So often forgotten,

Ceux qui renversent les trônes des puissants,
Et ceux qui bordent le lit de nos petits enfants.
Il y a ceux qu'on voit
Et ceux qu'on ne voit pas,
Et ceux qu'on entend
De temps en temps.

Angels who o'erturn the tyrant's throne,
Angels who watch round our little ones' beds.
Some we can see
And some we see not,
And some we only hear
From time to time.

LE DERNIER BOCHE

JE songe au grand jour où ils nous quitteront,
Où, entre deux rangées de trembles ou de sapins,
Leurs canons et leurs fourgons
Rouleront vers le Rhin,
Où, par tous les chemins
Des Ardennes et des Flandres,
De la Meuse à l'Escaut, de l'Yser à la Dendre,
De la mer à la Lys,
Se traîneront leurs pieds meurtris.

J'évoque le revers de leur physionomie,
Et, sous leur casque,
Leur nuque apoplectique,
Et la danse comique
Des basques
De leur tunique,
Et leurs lourds talons
Qui ont perdu leurs éperons.

Je rêve du grand jour où l'ennemi
Sortira du pays,

THE LAST BOCHE

I DREAM of that great day when they will leave us,
When, 'twixt two rows of poplar or of pine,
Their canons and their wagons
Will roll towards the Rhine,
And, on every road
In Ardennes and in Flanders,
From the Meuse to the Scheldt, from the Dendre to
the Yser,
From the sea to the Lys,
They'll slowly drag their bruised feet.

I call to mind their uncouth shapes,
And, beneath the helmet,
The apoplectic neck,
And the comic dance
Of the flapping skirt
Of their tunic,
And their heavy heels
Which have lost their spurs.

I dream of that great day on which the enemy
Will quit the land,

Tandis qu'une tempête de chansons et de cris,
De drapeaux et de fanfares,
Saluera de son joyeux tintamarre
Son départ !

Que ce soit un uhlan, que ce soit un chasseur,
Un dragon, un hussard, un artilleur,
Qu'importe !

Que ce soit en été, que ce soit en hiver,
Sous un ciel gris, sous un ciel clair,
Au soleil ou sous la pluie,
Qu'importe !

Que ce soit bientôt, que ce soit plus tard,
Dans un mois ou dans dix,
Qu'importe ! . . .

Pourvu qu'il nous soit donné de voir,
Du seuil de notre porte—
Tandis que les cloches
Sonneront l'hallali—
Le dos gris
Du dernier Boche.

While a storm of songs and shouts,
Waving of flags and beat of drums,
Will greet with joyous uproar
Their departure.

Though it be a uhlan, a jaeger,
A dragoon, a hussar, or a gunner,
What matter?

Though it be in winter, though it be in summer,
'Neath grey or cheerful skies,
In the rain or in the sun,
What matter?

Though it be sooner, though it be later,
In one month or in ten,
What matter?

If it be but given us to see,
From the threshold of our door—
While every happy church bell
Rings a tallyho—
The grey back
Of the last Boche.

LE TIR NATIONAL

A la mémoire de Nurse Cavell et de l'architecte Beaucq qui, suivant les journaux belges, auraient été exécutés aux abords du "Tir National," à Bruxelles, le Mardi, 12 Octobre, 1915.¹

LE dimanche, quand il faisait bon,
Nos braves garde-civiques astiquaient leur "comblain"
Et, les poches bourrées de tartines de jambon,
La marche allègre, la moustache fatale,
Gagnaient en toute hâte la Porte de Louvain
Pour se rendre au Tir National.
Là, ils s'amusaient, la lèvres joviale,
L'œil terrible,
A cribler d'innocentes balles
De redoutables cibles,
Jusqu'au moment où, la soif aidant,
Midi les retrouvait
Buvant joyeusement
Dans quelque cabaret
A la santé de leur commandant.

Les Boches ont repris cette saine tradition—
Il faut bien, n'est-ce pas, s'entretenir la main ?—

¹ Suivant des nouvelles officielles reçues plus tard l'exécution eut lieu à la prison de Saint Gilles-lez-Bruxelles.

THE BRUSSELS SHOOTING RANGE

To the memory of Nurse Cavell and of the Architect Beaucq who, according to the Belgian papers, were executed close to the Brussels "Tir National" on Tuesday, October 12, 1915.¹

ON Sundays, when the sky was clear,
Our good civic guards used to polish their guns
And, pockets stuffed with bread and ham,
With fierce moustache and jaunty step
Went in haste to the Louvain gate
On the way to the shooting range.
There they spent an hour or two,
Stern-eyed and jovial-mouthed,
In riddling staring target eyes
With innocent leaden bullets,
Until the thirst-inspiring sun,
Peeping into some wayside inn,
Found them drinking merrily
To their commander's health.

The Boches continue this custom good—
Of course one must keep in form—

¹ According to official news received later the execution took place in the prison of Saint Gilles, near Brussels.

Mais, comme ils ont trop de religion
Pour “travailler” un jour de fête,
C’est le Mardi, de grand matin,—
Tambour battant, musique en tête—
Qu’ils foulent de leur pas machinal
La prairie du Tir National.
Ils méprisent les bruyants pique-niques
De nos braves garde-civiques ;
Ils dédaignent, en bons soldats,
La futilité des vieilles cibles de bois ;
Il faut à leurs fusils
Un but plus précis,
Il faut à leurs âmes
Un objet plus vivant,
Il faut, pour inspirer leur tir,
Le gémissement d’une femme
Ou le cri d’un martyr.

But since they are too religious by far
To work on a holiday,
'Tis on a Tuesday, at the sunrise,
That, with music and roll of drum,
They march, with dull mechanical step,
On the fields of the shooting range.
They disdain the noisy picnic
Of our jolly civic guards ;
And, as good soldiers should, they scorn
Their futile targets of wood ;
Their guns need an object of greater worth,
Their souls require some living game,
They need, to inspire their perfect aim,
A woman's groan
Or a martyr's cry.

L'AMOUR DE LA PATRIE

C'EST l'accent d'une voix,
Le son d'une cloche lointaine,
Une clairière dans les bois,
Un coup de soleil sur la plaine.
C'est un certain toit, sous un certain ciel,
Et le pas cadencé des haleurs sur la berge.
C'est une ferme à genoux devant une chapelle,
Au bord d'un chemin, où larmoient quelques cierges.
C'est la senteur des herbes, à l'entour des étangs,
Et le parfum de la poussière dans la rue.
C'est l'éclat d'un regard, la gaucherie d'un mouve-
ment,
Une vision du passé aussitôt disparue . . .
C'est tout ce qu'on ne peut pas dire
Et tout ce qu'on sent,
Tout ce qu'on ne peut traduire
Qu'en le chantant.

C'est ce qu'on mange et ce qu'on voit,
Ce qu'on respire, ce qu'on entend.
C'est le goût du pain et du tabac,
L'éclat des feuilles, l'odeur du vent

THE LOVE OF COUNTRY

'Tis the sound of a voice,
The chime of a bell,
A clearing in a wood,
A sunbeam on the plain.

'Tis a certain roof, 'neath a certain sky,
And the measured step of towmen on the bank.

'Tis a farmstead kneeling before a shrine,
By the side of a path, where some candles weep.

'Tis the smell of the grass around a pond
And the scent of the dust on the road.

'Tis a timid movement, a furtive glance
A vision of the past, gone by in a flash . . .

'Tis all we cannot say
And all that we feel,
All that only can be told
In singing.

'Tis what we eat, and what we see,
What we breathe, and what we hear,
The taste of tobacco and daily bread,
The glimmer of leaves and the smell of the wind,

Et les bruits familiers du village :
Les chiens qui aboient, les gens qui s'appellent,
Et le joyeux tapage
Des verres sous la tonnelle . . .
C'est tout ce qu'on ne peut pas dire
Et tout ce qu'on sent,
Tout ce qu'on ne peut traduire,
Qu'en le chantant.

C'est le meilleur de notre corps
Et le plus pur de notre sang,
C'est ce qui nous rappelle nos morts
Et nous fait souhaiter nos enfants.
C'est la couleur de notre vie
Et la saveur de nos chansons,
C'est la douce folie
De récolter ce qu'on sème,
Et l'absurde passion
De posséder ce qu'on aime . . .
C'est tout ce qu'on ne peut pas dire
Et tout ce qu'on sent,
Tout ce qu'on ne peut traduire
Qu'en le chantant.

All the well known village sounds :
The barking of dogs, men calling in the fields,
And the merry clatter
Of the glasses 'neath the trees . . .
'Tis all we cannot say
And all that we feel,
All that only can be told
In singing.

It is the best of our body,
The purest of our blood,
'Tis what recalls our dead to us
And makes us yearn for children.
'Tis the colour of our life
And the flavour of our songs,
'Tis the old sweet madness
Of gathering what we sow,
And the foolish passion
Of owning what we love. . . .
'Tis all we cannot say
And all that we feel,
All that only can be told
In singing.

LA JOCONDE

“ Cette chaumière est celle d'une vieille femme que les Allemands—ils sont à cinquante mètres de là—n'ont pu faire fuir. Pour son sourire sans fin, les soldats l'ont surnommée la *Joconde*. Le roi Albert, en décorant la chère vieille pour son maternel dévouement, a voulu qu'elle gardât le surnom amical que lui donnèrent ses grands enfants : ‘ Mietje Debceuf, dite *La Joconde*. ’ ” (P. Nothomb : *L'Yser*, p. 210.)

ELLE a peut-être un peu vieilli,
—Vous m'avouerez qu'il y a de quoi—
Son front s'est ridé, ses joues se sont flétries
Et elle n'a plus toutes ses dents,
Mais, quand elle rencontre un soldat,
Elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

Elle a perdu sa belle robe de velours
Et sa riche écharpe de soie,
—Que voulez vous ? Le temps n'est plus à l'amour
Et la laine protège mieux du froid—
Mais, quand elle verse à boire à “ ses enfants,”
Elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

Sa chaumière n'est pas un palais.
—Il y a un trou d'obus dans le toit

LA GIOCONDA

“ This cottage belongs to an old woman whom the Germans— they are only fifty yards distant—have not succeeded in frightening away. On account of her constant smile, the soldiers have nicknamed her, *La Joconde*. King Albert, when he decorated the dear old woman for her motherly devotion, wanted her to keep the pet name given her by her big children : ‘ Mietje Debœuf, so-called : *La Joconde*. ’ ” (P. Nothomb : *L’Yser*, p. 210.)

SHE may have grown a little older,
—There is surely cause enough—
Her brow is wrinkled, cheeks are faded,
And some teeth are missing too,
But every time she meets a soldier
She smiles beneath her neat white cap.

She has lost her splendid velvet gown
And her rich silken scarf,
—Ah, well, it is no time for love
And a woollen garment keeps one warm—
But, when she pours a glass out for “ her boys,”
She smiles beneath her neat white cap.

Her cottage is no palace,
Shells have made holes in the roof,

Et les vitres de papier
 N'empêchent pas les shrapnels d'entrer—
 Mais, quand un "jas" vient s'asseoir sur son banc,
 Elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

Jadis elle entendait, derrière sa courtine,
 Par les belles nuits florentines,
 La douce harmonie de tendres sérénades.
 Les violes ont fait place aux "marmites," les fleurs
 aux grenades
 —Les Boches sont de piètres galants—
 Mais elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

ENVOI

O Léonard, te doutais-tu,
 Quand tu peignis avec tant d'amour
 Le portrait d'une belle dame au sourire ambigu,
 Qu'elle ressusciterait, un beau jour,
 Le chef branlant,
 A cinquante mètres du front allemand,
 Et que les blanches mains de ta Monna Lisa
 Ne dédaigneraient pas de beurrer nos tartines,
 Et que le roi Albert épingleait la croix
 Sur sa noble poitrine ?

O Mietje Debœuf, te doutes-tu
 Que depuis que cette belle a fui,

And the paper-mended windows are not bullet-proof.
But, when a soldier sits upon her bench,
She smiles beneath her neat white cap.

Time was she heard behind her curtains,
Every evening fair in Florence,
Sweet serenades, well-married notes.
Viol has given place to shell, flowers to hand-
grenades
—The Boche is but a sorry wooer—
But still she smiles beneath her neat white cap.

ENVOI

OH Leonardo, did you think,
When you painted with such love
The lady of the doubtful smile,
That she would come to life again some day,
With old shaking head,
But fifty yards away from the German lines,
And that the fair white hands of Monna Lisa
Would think no scorn to butter our coarse bread,
And that King Albert would in gratitude
Pin the cross upon her noble breast ?

Oh Mietje Debœuf, did you suspect
That, since that fair one fled away

Dans les caves du Louvre, les Zeppelins ennemis,
C'est toi qui es devenue,
Aux yeux du monde,
La véritable Joconde,
Et qu'il te suffit désormais, pour séduire un régiment,
De sourire sous ton bonnet blanc ?

From Zeppelin foes, to the cellars of the Louvre,
It is you who have become,
In the eyes of all the world,
The only true Gioconda,
And that henceforth to charm a regiment
You need but smile beneath your neat white cap?

L'ANGELUS EN BELGIQUE

QUAND le vent vient de chez nous
Et que la mer est sage
On peut entendre, certains soirs, sur la plage,
Mourir le son plaintif et doux
De l'Angelus : Don dé
Din don, din don dé.

Pourtant, à trois lieues à la ronde,
Toutes les tours sont abattues ;
Depuis dix mois que le canon gronde,
Toutes les cloches se sont tues ;
Et l'on écoute, sans trop comprendre,
Cette voix mystérieuse et tendre
Qui ne cesse de murmurer :
Din don, din don dé.

D'où vient-elle ?
De plus loin que Nieuport, de plus loin que l'Escaut,
De plus loin et de plus haut.
D'où sonne-t-elle ?
D'une église et d'un beffroi
Que les obus n'atteindront pas.

THE ANGELUS IN BELGIUM

WHEN the soft wind blows from home
And when the sea is still,
At evening, on the beach, we sometimes hear
The plaintive dying sound
Of the Angelus : Dong day
Ding dong, ding dong day.

And yet for full three leagues around
Every tower has been shattered ;
For ten months have the cannons roared
And every bell is still.
And we listen wondering
To this soft mysterious voice
Which murmurs low, unceasingly :
Ding dong, ding dong day.

Whence comes it ?
From beyond Nieuport, beyond the Scheldt,
From far beyond, from far above.
Whence sounds it ?
From a church and from a tower
Which no shell will ever reach.

L'entendez-vous vibrer
Au fond de vos poitrines : Don dé
Din don, din don dé ?

C'est le cœur du pays
Qui sonne comme une cloche,
Avec ses villages, ses prés fleuris,
Ses bois, ses ruisseaux et ses roches.
C'est notre sang qui bat
Contre les murs de sa prison,
Et qui répète tout bas
Son éternelle chanson.
C'est notre âme qui, sans trop comprendre,
Murmure d'une voix mystérieuse et tendre
Les trois notes de l'Angelus : Don dé
Din don, din don dé. . . .

Do you hear it quivering
Deep within your breast : Dong day
Ding dong, ding dong day ?

It is the heart of our own land
Ringing like a bell,
With its towns and flowered fields,
Woods and streams and rocks,
It is our own blood which beats
Against its prison walls,
Repeating ever tenderly
Its faint eternal song,
It is our soul which, wondering,
Murmurs in soft mysterious voice,
The three notes of the Angelus : Dong day
Ding dong, ding dong day.

LE VIEUX PAYSAN

“ Et devant Dixmude, on m'a montré la cave ronde, sous une maison émiettée, où dort pendant le jour un vieux laboureur . . . ”
(P. Nothomb : *L'Yser*, p. 211).

IL est un vieux paysan,
A cent pas des lignes ennemies,
Qui n'a pas quitté son champ.

Comme il ne peut sortir le jour,
Tel un oiseau nocturne,
Il ne travaille plus que la nuit,
Avec patience, avec amour,
La bouche close, l'œil taciturne,
A cent pas des lignes ennemies. . . .

Comme il ne peut labourer sans chevaux,
Les dents serrées et le dos rond,
Il bêche, il bêche dans l'ombre,
La peau collée sur les os,
A l'abri des décombres
De sa maison. . . .

Comme il ne peut faucher sans faux,
Avec patience, avec fureur,

THE OLD PEASANT

“ And, before Dixmude, they showed me the round cellar, under a ruined house, in which an old farmer sleeps during the day . . . ” (P. Nothomb: *L'Yser*, p. 211).

THERE is a worn old peasant,
Close to the enemy's lines,
Who has not left his field.

As he cannot work by day,
Like a bird of darkness,
He only works by night,
With patience and with love,
With firm set lips and brooding eyes,
Close to the enemy's lines. . . .

As he cannot plough without a horse,
With tight clenched teeth and low bent back,
He digs, he digs in the dark,
Bones starting through the skin,
Sheltered by the wreckage
Of his home. . . .

As he cannot reap without a scythe,
With a sort of patient fury,

Il moissonne à coups de couteau,
Dans le silence et dans la nuit,
Comme si chaque coup perçait un cœur,
A cent pas des lignes ennemies. . . .

Il n'a sauvé de l'incendie
Que quelques mesures de froment
Qu'il a plantées, les doigts tremblants,
Malgré la guerre,
Brûlant de soif, mourant de faim,
Sans perdre un grain.
Et c'est ainsi que, dans la cave où il se terre,
Gerbe par gerbe, avec patience,
Il a recueilli, dès l'automne,
Trois sacs de semences . . .

Comme il vit de ce que lui donnent,
En riant, nos joyeux soldats,
Le vieux paysan, au prochain printemps,
A pleines mains, à petits pas,
De long en large, comme jadis,
Pourra ensemençer son champ
A cent pas des lignes ennemies. . . .

Et qui sait, quand viendra l'été,
Quel nouveau soleil fera briller
Le grand champ d'or
Sur la plaine désolée,

To hack his crop he uses his knife,
In the silence and the night,
As if each blow should pierce a heart,
Close to the enemy's lines. . . .

He only saved out of the fire
A few measures of wheat
Which he planted, fingers trembling,
In defiance of war,
Faint with hunger, burnt by thirst,
Grain by single grain.
And thus by autumn he had gathered,
Sheaf by sheaf, patiently,
In the cellar where he hides,
Three sacks of seed. . . .

As he lives on what is given him
By our merry soldier boys,
With short step and with full hands,
The old man, as before, next spring,
Up and down may slowly go,
And calmly sow his field again
Close to the enemy's lines. . . .

And who knows, when summer comes,
What new sun will make
The golden field flash and gleam
Upon the desolate plain,

Comme une croix sur la poitrine d'un mort ?
Et quelle brise heureuse,
Entre les flammes rouges et les murs noirs,
Fera flotter sa moisson lumineuse
Comme l'étendard de la victoire ?
Qui sait combien de jeunes bras
Récolteront, en chantant, au grand jour,
Le blé que cette vieille main sema,
Dans le silence et dans la nuit,
Avec ferveur, avec amour,
A cent pas des lignes ennemies ?

Like a cross on a dead hero's breast?
And what happy breezes,
Amongst red flames and torn black walls,
Will make the yellow harvest wave
Like the flag of victory?
Who knows how many strong young arms
Will gather, singing, in broad day,
The corn which this old hand has sown
In the silence and the night,
With fervour and with love,
Close to the enemy's lines?

FRÈRE JACQUES

“ Le plus lointain de ces postes d'écoute est occupé par un soldat qui, dans la vie ordinaire était un moine trappiste. On ne peut pas toujours le ravitailler. Il est demeuré une fois trois jours sans manger. Quand un soldat, rampant dans l'ombre, lui apporta des provisions, il ne manifesta aucune joie trop grande: 'J'étais déjà entraîné par mon métier antérieur,' expliqua-t-il.” (P. Nothomb : *L'Yser*, p. 188).

(Chanté) “ *Frère Jacques, frère Jacques,
Dormez-vous ? dormez-vous ?* ”

AVANT la guerre :

Une vallée riante, un monastère,

Une cellule blanche et nette

Et, sous un crucifix, l'humble couchette

Où repose le frère.

Le calme, la fraîcheur d'une aube de printemps,

La buée blanche sur la rivière,

Puis, à travers la fenêtre, l'or du soleil levant

Et le tintement joyeux des cloches cristallines

Sonnant matines :

“ *Bim, bam, boum !*

Bim, bam, boum ! ”

(Chanté) “ *Frère Jacques, frère Jacques,
Dormez-vous ? dormez-vous ?* ”

FRÈRE JACQUES

“The most advanced of these listening posts is occupied by a soldier who, in ordinary life, was a trappist monk. One cannot always reach him. He remained once three days without food. When a soldier, creeping in the dark, brought him at last something to eat, he remained calm: ‘I was already trained to it by my former trade,’ he explained.” (P. Nothomb: *L’Yser*, p. 188).

(Sung) * “*Frère Jacques, frère Jacques,
Dormez-vous ? dormez-vous ?*”

BEFORE the war

A smiling vale, a monastery,

A neat and white-washed cell

And, 'neath a crucifix, the humble bed

Where lies the friar.

The calm, the freshness of a bright spring morn,

The white mist on the river,

Then, through the window, the gold rising sun

And the merry sound of the crystal bells

As they ring for matins:

“*Bim, bam, boum !*

Bim bam, boum !”

(Sung) *Frère Jacques, frère Jacques,
Dormez-vous ? dormez-vous ?*”

* To the tune of the well-known nursery rhyme.

Aujourd'hui : Une grange abandonnée
Sur l'Yser.

Le moine est devenu la vigie de l'armée.
Tout autour de lui s'étend, à l'infini,
Une mer
De pluie et de boue sous le ciel gris ;
Et seul, sur la plaine, épiant les moindres bruits,
Le cœur dans la gorge, la main au téléphone,
Il veille, il jeûne, il attend, il sourit
En entendant le fracas des obus qui résonne
Plus près, toujours plus près de lui :
" *Bim, bam, boum !*
Bim, bam, boum ! "

(Chanté) " *Frère Jacques, frère Jacques,*
Dormez-vous ? dormez-vous ? "

Depuis trois jours, la canonnade l'a isolé
Du reste de l'armée.
Il fait nuit, le vent a balayé le ciel
Et les étoiles brillent à travers le toit :
" Seigneur, entends ma voix,
—La faim est sauvage, la soif est cruelle—
Ecarte de mes yeux la main de plomb du sommeil,
—Le froid est sauvage, la pluie est mortelle—
Dissipe le vertige qui m'emplit les oreilles,
Donne moi la force, malgré tout
De lutter, jusqu'au bout. . . "

To-day : A loft abandoned
 On the Yser.
 The monk is now the army's look-out man ;
 And, all around him, spreads afar
 An infinite grey sea
 Of mud and rain beneath a dull grey sky ;
 Alone, on this accursed plain, harkening to each
 sound,
 With his heart in his throat, hand on the telephone
 He watches, fasts, waits and smiles
 As he hears the crashing of the shells
 Nearer, ever nearer him :
 “ *Bim, bam, boum !*
Bim, bam, boum ! ”
 (*Sung*) “ *Frère Jacques, frère Jacques,*
 Dormez-vous ? dormez-vous ? ”

For three days the cannonade
 Has cut him off from his trenches.
 'Tis night, the wind has swept the sky,
 The stars gleam through the shell-torn roof :
 “ Lord, hear my prayer,
 —Thirst is cruel, hunger wild—
 Take from my eyes the leaden hand of sleep,
 —The rain is deadly, savage is the cold—
 Give me the strength, in spite of all,
 To fight unto the end. . . ”

Soudain, sur le sol, un mouvement
D'ombres grises
Rampant lentement . . .
Des bruits furtifs apportés par la brise . . .
Le moine murmure, penché sur son téléphone :
“ A cinquante mètres à droite—Merci, Seigneur,
La chasse sera bonne—
Attendez . . . oui . . . préparez le projecteur !
—Venge nos villes, venge nos femmes,
Venge nos petits, venge nos champs,
Venge nos morts, venge nos âmes !—
Allez . . . allez . . . maintenant ! ”
Sonnez les matines, sonnez les matines,
Bim, bam, boum ! Bim, bam, boum !

Suddenly on the ground, a wave
Of shadows grey
Steadily crawling. . .
Stealthy sounds borne by the breeze. . .
The monk murmurs low, bent o'er his telephone :
“ Fifty yards to the right—I thank Thee, Lord,
The chase will be good—
Wait . . . yes . . . prepare your searchlight !
—Avenge our women, avenge our towns,
Avenge our children, avenge our fields,
Avenge our dead, avenge our souls !—
Now ready—ready—fire !”
Sonnez les matines, sonnez les matines
Bim, bam, boum ! Bim, bam, boum !

L'ATTENTE

NE m'offre pas de vin, mon frère,
Ne m'offre pas de pain,
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim . . .
—Attends et espère.

J'ai mis ma vie au fond de mon cœur,
J'ai mis ma foi au fond de mon verre,
Je ne veux rien perdre de ma douleur . . .
—Attends et espère.

Que d'autres rient, que d'autres pleurent,
Que l'heure leur soit douce ou amère,
Je refoulerai mes larmes, je renierai mon bonheur. . .
—Attends et espère.

Je n'ai plus soif que de colère,
Je n'ai plus faim que de vengeance . . .
—Arme-toi donc de patience,
Attends et espère.

WAITING

GIVE me no wine, my brother,
Give me no bread,
I feel no thirst, I feel no hunger. . .
—Wait and hope.

I have put my life deep in my heart,
I have put my faith deep in my glass,
I would lose nothing of my pain. . .
—Wait and hope.

Let others laugh, let others weep,
If the day be glad or heavy,
I'll drive back tears, deny my joy. . .
—Wait and hope.

I have no thirst except for hate,
I have no hunger save for revenge. . .
—Arm thyself with patience,
Wait and hope.

LE ROI ET L'EMPEREUR

UN CONTRASTE

LA moustache en crocs, l'œil fiévreux,
Toujours pressé, toujours courant,
Chaussé de bottes de sept lieues,
D'Anvers à Libau, de Pologne aux Balkans,
Suyvant le "leitmotiv" de son ambition,
L'Empereur fait retentir l'Europe du fracas de ses
éperons.

A pas comptés l'allure débonnaire,
—Pourquoi tant se hâter?—
Sans bruit, sans suite, chaque soir,
Le Roi se promène le long de la mer :
Ici, Nieuport et sa jetée,
Là-bas, Dunkerque et son phare,
Quatre à six lieues carrées
Que l'on peut embrasser d'un regard.

Le verbe hautain, la voix rauque, l'air inspiré,
Dominant du geste la foule prosternée,
L'Empereur prophétise : " Paris, Calais, Bagdad,
La victoire dans quinze jours et la paix dans un
mois . . . "

THE KING AND THE EMPEROR

A CONTRAST

WITH twirled moustache and feverish eye,
Ever in haste, the Emperor
Moved by ambition's "lietmotiv,"
Booted with seven-leagued boots,
Rushes from Antwerp to Libau, from Poland to the
 Balkans,
And makes all Europe ring with the clanking of his
 spurs.

With a slow and measured step,
—What need is there of haste?—
Quietly, without escort,
Each night the king walks by the sea :
There is Nieuport with its jetty,
There the lighthouse of Dunkirk,
Four or six square leagues of land
Which one swift glance can encompass.

Haughtily, hoarsely, with a look inspired,
With a crowd-compelling wave of the hand,
The Emperor prophesies : " Paris, Calais, Bagdad,
Victory in a fortnight, peace in a month. . . ."

Puis il se félicite d'avoir brûlé Belgrade
Et de n'avoir perdu qu'un million d'hommes sur
trois !

Timide et souriant parmi ses soldats,
Comme un jeune père parmi de grands enfants,
Quand il fait triste, quand il fait froid,
Le Roi passe le long des tranchées.
Il parle peu, à mi-voix, lentement :
“ Patience, courage, travaillez, travaillez ! ”
Une poignée de main, un regard . . .
Il est parti . . . Et ceux qui n'ont pu le voir
Se consolent en songeant qu'ils l'entendirent
marcher.

Dans le rugissement des orgues triomphales,
Sous les voûtes sonores de ses cathédrales,
Une main sur son épée et l'autre sur son cœur,
L'empereur invoque le “ Gott ” de ses pères :
“ Vois, Seigneur, je m'humilie, je maudis la guerre,
Je pleure sur Rheims, sur Dinant, sur Louvain. . . . ”
Et son vieux “ Gott, ” en loyal serviteur,
Lui tend un bénitier pour se laver les mains.

Chaque Dimanche, à sept heures et demie,
Dans une chapelle bien connue des avions ennemis,
Le Roi vient s'agenouiller

Then congratulates himself on the burning of
Belgrade
And losing but one million men in three !

Shy and smiling midst his soldiers
Like some young father 'mongst big sons,
In the cold and through the gloom,
The King moves along the trenches
Speaking little, quietly and slow :
“ Patience, all is well, work on ! ”
A hand clasp and a look, then he is gone
And those who could not see his face
Take comfort that they heard his passing step.

Midst the thunder of triumphant organ sound,
Beneath the great Cathedral's mighty vaults,
One hand upon his sword, the other on his heart,
The Emperor invokes his fathers' “ Gott ” :
“ See, Lord, I bow and curse the war,
I weep o'er Rheims, o'er Dinant and Louvain. . . ”
And that ancient “ Gott,” as a loyal servant should,
Gives him Holy Water to cleanse his bloody hands.

At the same hour, each Sunday morning,
In a little church the steel “ doves ” know too well,
The King kneels down upon the stones,

Parmi les soldats et les gens du village.
Il n'entend pas le murmure cadencé
De la mer sur la plage,
Il n'entend pas le vent siffler
Sur les dunes, dans les hoyas,
Il n'entend que son cœur qui bat :
“ Dieu jugera entre nous, Dieu jugera.”

Among villagers and soldiers.
He does not hear the rhythmic murmur
Of the sea, upon the beach,
Nor the wind's breath through the rushes,
He only hears his beating heart :
" God will judge between us, God will judge."

L'ADORATION DES SOLDATS

Noël, 1915.

“ QU'EST-CE qui brille sur la tranchée ?

Eteignez donc ce feu là-bas ! ”

“ Ce n'est pas un feu, c'est une fusée

Qui monte au ciel et ne s'éteint pas. ”

“ Approchons-nous . . . Quels sont ces gens

Cachés sous cet abri ? ”

“ Ce sont de pauvres paysans

Venus des lignes ennemies. ”

“ Il faut faire bien attention,

Ce sont peut-être des espions. ”

“ La femme était si fatiguée,

L'âne était tombé boiteux,

Nous les avons laissé entrer

Pour se reposer un peu. . . . ”

“ Pourquoi vous mettez-vous à genoux ? ”

“ C'est pour mieux regarder l'enfant. ”

“ Pourquoi vous découvrez-vous ? ”

“ Parce que ses petits pieds sont blancs. ”

“ Pourquoi joignez-vous les mains ? ”

ADORATION OF THE SOLDIERS

Christmas, 1915

“WHAT is that light in the trenches ?

Put out the fire there !”

“ It is no fire but a rocket

Which hangs in the sky and will not fall.”

“ Let us go nearer. . . . Who are these

Hidden in this dug out ? ”

“ They are just poor peasants

Come from the enemy’s lines.”

“ We must be very careful,

Perhaps they may be spies.”

“ The woman was so tired,

The ass had fallen lame,

We let them come in here

To warm themselves a while. . . .”

“ Why are you kneeling down ? ”

“ To see the child better.”

“ Why do you bare your head ? ”

“ Because His little feet are white.”

“ Why do you fold your hands ? ”

“ Parce que c’est Noël demain.”
“ Pourquoi restez-vous silencieux ? ”
“ Pour mieux entendre chanter :
‘ *Gloire à Dieu au haut des cieux !* ’ ”

“ Apportez du bois, des couvertures,
Faites plus de lumière !
(“ *Paix, sur terre, aux hommes de bonne
volonté !* ”)
Du chocolat, des confitures,
De la soupe chaude et de la bière !
(“ *Et guerre à l’ennemi de la Chrétienté !* ”)
Du lait pour la mère, du tabac pour le vieux,
Et la croix d’une tombe pour le nouveau-né ! ”
(“ *Gloire à Dieu au haut des cieux !* ”)

“ Because to-morrow is Christmas Day.”

“ Why are you so silent ? ”

“ That we may hear the song :

‘ *Glory to God in the Highest !* ’ ”

“ Bring hither wood and blankets too ;

Give more light and warmth !

(“ *Peace on earth, Goodwill towards men !* ”)

Chocolates and sweets and jam,

Hot soup and cheering beer !

(“ *And war to the enemy of Christ !* ”)

Milk for the mother, a pipe for the old man,

And a cross from a grave for the newly born ! ”

(“ *Glory to God in the Highest !* ”)

DIMANCHE

UNE mésange toque du bec sur les carreaux
De ma fenêtre.
C'est un dimanche de tout repos
Et de bien-être,
Un dimanche de Londres, brumeux et assoupi,
Voilé de silence, de confort et d'ennui. . . .

Pourquoi faut-il que je vous revoie sans cesse,
O mes frères,
Et que j'entende vos cris de détresse
Et de colère ?

En haut, la mère chantonne
Une berceuse monotone
Pour endormir l'enfant
Dans son berceau rose et blanc.
La cloche de l'église voisine sonne,
A petits coups las,
Pour quelqu'un qui ne vient pas,
Tandis qu'au-dessus de ma tête
Tipetappent les petits pas
Empressés
De l'aînée . . .

SUNDAY

A TOMTIT taps with busy beak
Upon my window pane.
'Tis a comfortable Sunday
Full of sleepy silence,
A dull and foggy London Sunday,
Veiled in idleness and calm.

Why must I ever see you,
Oh my brothers,
Why must I hear your cries of rage
And despair ?

Upstairs, the mother is crooning
A quiet lullaby
To sooth the babe to sleep
In cradle pink and white.
The neighbouring church clock
Slowly beats and throbs,
And will not stop,
For one who does not come,
While over-head I hear
The hurried little feet
Of the eldest child
Tip-tapping on the floor.

Pourquoi faut-il, ô mes frères,
Que je ne puisse rien faire
Sans revoir vos yeux agrandis
Par l'attente et par la nuit,
Sans entendre le sifflement aigu
Des balles et le grave ronflement des obus,
Et sans me dire
Que chaque coup de bec de l'oiseau
Fait choir un nouveau martyr,
Et que chaque cloche sonne un glas,
Et que chaque petit pas, là-haut,
Dresse une nouvelle croix là-bas,
Et que ceux qui vont mourir
N'ont pas les bras
De leurs mères
Pour les endormir
Et leurs prières
Pour les bénir ?

C'est un dimanche de Londres brumeux et assoupi,
Voilé de silence, de piété et d'oubli . . .

Why can I, oh my brothers,
Why can I do nought,
Without the sight of your deep eyes,
Big with waiting in the night,
Without the sound of the whistle shrill
Of the bullets, and rumble of the shells,
Without feeling that every time
The bird's beak strikes the glass
Another martyr falls,
Every stroke of the bell tolls a knell out there,
Every step of the child overhead
Raises yonder another cross,
And that those who are to die
Have no mother's tender arms
To lull them to their sleep
Or prayers
To give them peace?

It is a London Sunday, dull and foggy,
Veiled in pious calm—forgetfulness. . . .

UNE CONFESSION

DÉDIÉ À LA CROIX ROUGE DE BELGIQUE

JE L'ai vu . . . Il ne faut pas rire
De ceux qui vont mourir . . .
Penchez-vous donc plus bas, plus bas . . .
Et ne vous moquez pas de moi.

J'étais tombé à vingt pas de nos tranchées,
Juste devant les fils de fer,
A moitié enterré
Sous quatre pieds de terre . . .
Je L'ai vu comme je vous vois . . .
Quand je revins à moi,
Le soir tombait ;
Je ne souffrais pas beaucoup,
J'avais seulement très soif et mon épaule brûlait.
Pour passer le temps,
Je me mis à compter les coups
Du lointain bombardement.
Mes oreilles tintaient un peu
Et j'aurais bien voulu dormir.
Toute sorte de gens me passaient devant les yeux . . .
(Je sais ce que vous allez dire—

A CONFESSION

DEDICATED TO THE BELGIAN RED CROSS

I SAW Him . . . 'Tis not well
To laugh at dying men . . .
Bend down lower, lower still . . .
Do not laugh at me.

I had fallen not far from the trenches,
Just beyond the tangled wires,
Buried under four feet of earth . . .
I saw Him as I see you . . .
When I came to myself,
The night was falling ;
I did not suffer much,
I was very thirsty and my shoulder burned.
To pass away the time,
I began to count the shots
Of the distant guns.
My ears were singing
And I fain would have slept.
All sorts of people passed before my eyes . . .
(I know well what you will say—

Non, ce n'est pas dans mon cauchemar
 Que je L'ai vu comme je vous vois . . .
 Les balles passaient à travers ces gens-là
 Comme à travers du brouillard.
 Elles tombaient sur Lui mollement,
 Comme ces cailloux que les enfants
 Font rouler sur la grève en jouant.)
 Il faut aussi vous expliquer
 Que nos brancardiers ne pouvaient s'approcher,
 Même la nuit, à cause du clair de lune,
 Et d'une mitrailleuse postée en face de moi
 A laquelle je servais d'appât.
 Ce n'est que le surlendemain, à la brune,
 Que je me réveillai buvant au creux de Sa main.
 Si je vous disais que c'était du vin,
 Vous ne me croiriez pas,
 Et si je vous disais que ce vin jaillissait,
 Intarissable, d'une plaie qu'Il avait
 A la paume, vous ririez de moi . . .
 Mais il ne faut pas rire
 De ceux qui vont mourir . . .

Je n'ai jamais su
 D'où Il était venu.
 (Son uniforme était blanc de poussière.)
 Tout ce dont je me souviens
 C'est qu'il portait au bras, comme sur la main,

No, 'twas not in a nightmare
That I saw Him as I see you . . .
The bullets passed through those
As they would pass through mist,
But they fell from Him softly,
Like pebbles thrown by children,
In play upon the shore.)
I ought to tell you too
That no help could reach me,
Even at night, because of the moon
And of a maxim gun, just opposite to me,
To which I served as bait.
So it was that, on the third night,
I awoke drinking from His hand.
If I said that it was wine
You'd not believe me.
If I said : That wine was springing
Unceasingly from a wound within His palm,
You'd laugh at me . . .
But 'tis not well
To laugh at dying men. . . .

I never knew
From whence He came.
(His uniform was white with dust.)
All that I remember is
That he wore upon His arm, as well as in His hand,

Une petite croix de sang et de lumière,
Et que les balles ennemies,
Tandis qu'Il me portait à travers les fils de fer,
Tombaient sur son manteau comme des gouttes de
 pluie,
Ou comme ces cailloux que les enfants
Font rouler en jouant
Sur la grève . .
Si je vous répétais que ce n'est pas un rêve,
Que je L'ai entendu parler
Comme vous m'entendez,
Comme je L'entendrai bientôt,
Que je L'ai vu marcher,
Comme je vous vois,
Comme je Le verrai bientôt,
Vous ririez de moi, n'est ce pas ?
Mais il ne faut pas rire . . .
Penchez vous donc plus bas, plus bas . . .
De ceux qui vont mourir.

A little cross of blood and light,
And that the enemy's bullets,
Whilst He bore me through the wires,
Fell from His cloak like drops of rain,
Or like those pebbles thrown by children,
In play, upon the shore . . .
If I said again that it was not a dream,
That I heard Him speak
As you hear me,
As I'll hear Him soon,
That I saw Him walk,
As I see you,
As I'll see Him soon,
You'd laugh at me, no doubt?
But 'tis not well to laugh . . .
Bend down lower, lower still . . .
To laugh at dying men.

LA NEIGE

PENDANT LA BATAILLE DE VERDUN,

Mars, 1916

LA neige rend à la terre
Sa virginité ;
Elle lui donne le voile brillant
D'une jeune mariée ;
Elle la fait pure et claire
Comme un petit enfant,
Et lui met aux yeux
La candeur surprise
Et le rêve lumineux
Des communiantes à l'église.

La neige couvre la boue et le sang
Sous son manteau blanc.

La neige inspire à la terre
Un pieux recueillement ;
Elle l'induit en longues prières
Et en vœux ardents ;
Elle lui met sur les lèvres
Ses longs doigts tremblants,

THE SNOW

DURING THE BATTLE OF VERDUN,

March, 1916

THE snow gives back to earth
Her virginity.
It gives her the shining veil
Of a young bride ;
It makes her pure and simple
Like a little child,
And puts into her eyes
The innocent surprise
And the radiant dream
Of a communicant.

The snow covers mire and blood
With its mantle white.

The snow inspires the earth
With holy thoughts ;
It leads her to long prayers
And sacred vows ;
It places on her lips
Long trembling hands,

Et glace ses fièvres
Dans les cellules de son couvent.

La neige couvre la boue et le sang
Sous son manteau blanc.

La neige prête à la terre
Son prodigieux silence ;
Elle éteint ses rires et ses chants,
Elle étouffe ses clameurs guerrières
Et ses cris de vengeance ;
Elle lui ferme les oreilles
Sous une guimpe de béguine
Et protège sa tendre poitrine
De la gelée et du soleil.

La neige couvre la boue et le sang
Sous son manteau blanc.

And cools each feverish dream
Within its convent walls.

The snow covers mire and blood
With its mantle white.

The snow lends to the earth
Its overwhelming silence ;
Quieting songs and laughter,
Stifling clamours of war
And bitter cries of vengeance ;
It shuts up her ears
Beneath a nun's close wimple
And protects her tender breast
From frost or sun.

The snow covers mire and blood
With its mantle white.

PÂQUES, 1916

LE vent murmure dans les buissons
Du jardin de Joseph d'Arimatee,
Il soulève le voile des saintes femmes en oraison
Et caresse leurs joues maigries :

“ Ils ne sont pas ici, Madeleine,
Ils ne sont pas ici, Marie,
(Ils seront rois, vous serez reines)
Ils sont où les étoiles brillent.”

Les oiseaux chantent dans les branches
Du jardin de Joseph d'Arimatee,
Et leurs longues ailes blanches
Traînent sur l'herbe fleurie :

“ Retournez-vous donc, Madeleine,
Retirez-vous en paix, Marie,
Ne vous mettez pas en peine,
Ils sont où les étoiles brillent.”

EASTER, 1916

In Joseph's garden, a soft breeze
Gently rustles through the trees,
And raises the holy women's veil
And touches their haggard cheeks.

"They are not here, Magdalen,
They are not here, Mary,
(They will be kings, you will be queens)
They are where the stars are happy."

In Joseph's garden, in all the bowers,
The birds are singing gaily,
And their long white wings
Trail among the flowers.

"Turn again, turn, Magdalen,
Go home in peace, Mary,
Grieve no longer, weep no more,
They are where the stars are happy."

Le Jardinier arrose les fleurs,
Du jardin de Joseph d'Arimatee.
(Cessez vos plaintes, séchez vos pleurs,
Ne craignez rien, l'heure est bénie.)

“ Ne me touchez pas, Madeleine,
Ne vous sauvez pas, Marie,
(Le soleil se lève sur la plaine)
Ils sont ôt les étoiles brillent.”

In Joseph's garden, the gardener passes,
Watering His thirsty plants.
(Still your moaning, cease your fears,
The hour is blessed, dry your tears.)

“Touch me not now, Magdalen,
Do not fly from me, Mary,
(The sun is rising on the plain)
They are where the stars are happy.”

LE MYSTÈRE DES TROIS ROIS

THE MYSTERY OF THE THREE
KINGS.

(Tous droits de représentation réservés)

(All rights of production reserved)

I.—AU CIEL

Une série de larges degrés menant à une porte au fond, devant laquelle se tiennent, armés de pied en cap, les trois archanges : Michel (au milieu), Gabriel (à droite), et Raphaël (à gauche). La scène est drapée d'or. Le Récitant se tient sur le proscénium.

CHŒUR (*invisible*). Ce que nous pleurâmes jadis
Rit dans nos prières,
Nous sommes les voix du Paradis
Dansant dans la lumière.

Ce que nous souffrîmes sur terre
Exalte notre ronde,
Nous sommes l'âme du monde
Chantant dans la lumière.

Loué sois-tu, Soleil Eternel,
Dont nous suivons la carrière,
Qui nous enivre de Ton ciel
Et nous baigne de Ta lumière.

LE RÉCITANT. Au seuil du Paradis, se dressent
les rois archanges.

MICHEL. Mon frère Gabriel,
Depuis combien de temps
Veillons-nous devant l'autel ?

I.—IN HEAVEN

A series of steps leading to a door at back, before which stand Michael (centre), Raphael (right), Gabriel (left). The stage is draped with gold. The Narrator is standing on the proscenium.

CHOIR OF SOULS. All for which we wept of old,
Fills our prayers with laughter bright,
We are the voices of Paradise
Dancing in the light.

All which we suffered upon earth
Fills us here with pure delight,
We are the soul of all the world
Singing in the light.

All praise be Thine, Eternal Sun,
Thy course we follow day and night,
As wine we drink Thy stainless sky
And lave us in Thy light.

NARRATOR—On Heaven's threshold stand the three
archangels.

MICHAEL—Gabriel, my brother,
How long stand we here
Waiting by the altar?

GABRIEL. Depuis que le monde est monde,
Et que l'ombre de Satan
Rôde sur la terre et sur l'onde.

MICHEL. Mon frère Raphaël,
Depuis combien de temps
Veillons-nous devant l'autel ?

RAPHAËL. Depuis le péché d'Eve,
Depuis que la trahison d'Adam
Nous arma du glaive.

CHŒUR (*lointain*). Loué sois-tu, Soleil Eternel. . . .

LE RÉCITANT. Le chant des Elus s'éteint au loin
comme le chant des oiseaux à l'approche de la
nuit.

GABRIEL. Pourquoi mes armes me pèsent-elles ?
Pourquoi les anges se taisent-ils ?
Qui vient là-bas ?

RAPHAËL. Pourquoi mes ailes se ferment-elles ?
Pourquoi le vent se lève-t-il ?
Qui marche là-bas ?

MICHEL. Pourquoi une sainte fureur
Etreint-elle mon cœur ?

VOIX DE SATAN. Jésus, Jésus !

LE RÉCITANT. Avez-vous entendu ?

VOIX DE SATAN. Jésus-Christ.

LE RÉCITANT. C'est lui.

VOIX DE SATAN. Emmanuël, Sauveur adorable.

LE RÉCITANT. L'Innomable.

GABRIEL. Since the world is world
And since the Devil's shadow
Lies on land and water.

MICHAEL. Raphael, my brother,
How long stand we here
Waiting by the altar ?

RAPHAEL. Since Eve defied the Lord
And since Adam's treason
Armed us with the sword.

CHOIR (*distant*). All praise be Thine, Eternal
Sun . . .

NARRATOR. The songs of the Happy Souls fade
as the songs of birds at the approach of night.

GABRIEL. Why grows my armour heavy ?
Why are the angels still ?
Who comes there ?

RAPHAEL. Why fold my wings together ?
Why does the wind arise ?
Who walks there ?

MICHAEL. Why does Holy anger roll
Its black clouds across my soul ?

THE VOICE OF SATAN. Jesus, Jesus !

NARRATOR. Heard you the voice ?

THE VOICE OF SATAN. Jesus Christ !

NARRATOR. 'Tis he.

THE VOICE OF SATAN. Emmanuel, Saviour Blessed !

NARRATOR. The accursed.

VOIX DE SATAN. Verbe sans tache, Sauveur
glorieux,
Fils de l'Homme et Fils de Dieu !

(Il entre par le proscénium en ricanant.)

MICHEL. Si tu veux te faire entendre,
Agenouille-toi et prie.

SATAN. Je n'ai pas le temps d'attendre
Que Sa grâce me sourie.

GABRIEL. Agenouille-toi—

RAPHAËL. Et prie. . . .

SATAN. Tandis qu'Il se grisait des louanges
Que lui chantaient Ses anges,
Tandis qu'Il regardait tourner
Les sphères et voguer les nuages,
Tandis qu'Il était beau, tandis qu'Il était sage,
Tandis qu'Il cultivait son âme,
Je travaillais, moi, dans la boue, dans la fumée,
Par le charbon et par la flamme,
Hérissant la terre de cheminées
Plus hautes que Ses églises,
Dominant la science et la pensée,
La synthèse et l'analyse,
Forgeant, dans le silence des laboratoires,
Les instruments de ma victoire.

MICHEL. Qu'importe que l'homme travaille pour
toi

Si son cœur résiste à ta voix ?

THE VOICE OF SATAN. Holy One, Spotless Lamb,
Son of God and Son of Man !

(Enters laughing.)

MICHAEL. If thou wilt be heard,
Kneel down and pray.

SATAN. To wait upon His pleasure
I cannot now delay.

GABRIEL. Kneel down—

RAPHAEL. And pray . . .

SATAN. While He listened to the singing
Of the Holy Angel crowds,
While He watched the swift spheres rolling,
And the soft and fleecy clouds,
While He was fair, while He was wise,
While He tutored His soul in Paradise,
I was working in smoke and fire,
In the coal and in the flame,
Raising on earth black chimneys higher
Than any church that bears His name,
Directing thought and sciences
Synthesis and analysis,
Forging in each laboratory
Instruments of my victory !

MICHAEL. What matter though man work for
thee
If his soul and heart be free ?

SATAN. Il est un peuple élu,
Au centre du monde chrétien,
Un peuple que j'ai vaincu,
Que je tiens dans ma main.
Je suis le Jéhovah de cette nouvelle Judée
Cent fois plus vaste et plus peuplée.
Je suis l'idole d'airin d'une nation de fer
Contre qui se brisera l'univers.
Depuis des ans et puis des ans,
Je distille entre ses lèvres
Le poison enivrant
De mon orgueil et de ma fièvre.
J'ai réduit en esclavage
Des millions d'hommes libres, des milliers de
sages
Qui ne courbent l'échine que pour mieux
opprimer
Et qui ne s'applatissent que pour mieux
écraser. . . .
Laissez-moi passer !

LE RÉCITANT. Il s'avance vers la porte.

MICHEL. Seuls ceux qui possèdent la foi
Peuvent contempler le Roi des Rois.

SATAN. Je dois lui parler !

GABRIEL. Seuls ceux qui le portent dans leur cœur
Peuvent parler à leur Sauveur.

SATAN. Vous ne pouvez m'arrêter ! . . .

SATAN. There is a chosen people
In the midst of Christian lands,
A people I have conquered
Which I hold within my hands.
I am the Jehovah, of this new Judea
More peopled, greater, stronger far.
I am the brazen idol of an iron nation
'Gainst which the world will shattered be.
For many an age, for many an age,
Through their lips I distilled
The intoxicating poison
Of my pride and of my rage.
I have reduced to slavery
Every free man, every sage ;
They stoop but to confound the meek
They bend but to oppress the weak. . . .
Let me pass !

NARRATOR. He goes towards the door.

MICHAEL. Only he who love and true faith
brings
May look upon the King of Kings.

SATAN. I will speak to Him.

GABRIEL. Only He who bears Him in his
breast
May freely speak to his Saviour blessed.

SATAN. You cannot stop me. . . .

RAPHAËL. Seuls ceux qui abdiquent tout orgueil
Peuvent espérer franchir ce seuil.

SATAN. Jésus, Jésus, Jésus-Christ,
Entends ma voix, vers Toi je crie !

LE RÉCITANT. La porte s'est ouverte. Le soleil
m'éblouit.

SATAN. Au nom des femmes, des vieillards, des
enfants,
Au nom des villes paisibles
Et des villages somnolents,
Je te conjure de ne rien faire
Pour arrêter l'élan irrésistible
De mes hordes guerrières.
Que tes prêtres paralysent de leur doléances
Le courage de mes ennemis,
Que tes disciples prêchent le calme et la
prudence,
La paix et l'oubli,
Et je te promets une guerre
Pieuse, charitable, humanitaire !

LA VOIX DU CHRIST. Retire-toi, Satan.

SATAN. Ton royaume n'est pas de ce monde.
Que t'importe une vaine apparence
Si tu possèdes la foi profonde ?
N'as-tu pas donné l'exemple de la patience ?
Que t'importe que j'aie le corps

RAPHAEL. Only he who every pride has lost
 May hope this threshold e'er to cross.

SATAN. Jesus, Jesus, Jesus, hear me,
 Hear my voice, I cry to thee!

NARRATOR. The door opens—The Sun flames
 through.

SATAN. For the sake of womanhood, childhood,
 age,
 For the sake of all things peaceable,
 The little sleeping town and village,
 I warn Thee—let none raise a sword
 To check the irresistible
 March of my warrior horde.
 Let thy priests dull with words of pity
 My enemy's strength and courage,
 Thy disciples preach prudence, peace,
 piety,
 Forgetfulness as of yore,
 And I promise thee to wage
 Humanitarian War!

THE VOICE OF CHRIST. Get thee hence, Satan.

SATAN. Thy kingdom is not of this world.
 What matter to Thee vain appearance,
 If the inmost faith be Thine?
 Was not patience thy command?
 What matter if the flesh be mine

Si tu conserves l'esprit ?
 N'as-tu pas vaincu la mort ?
 N'as-tu pas dit :
 " Qui vaincra par le glaive
 Périra par le glaive " ?
 Garde ta croix
 Mais laisse-moi l'épée,
 Garde ta foi,
 Mais laisse-moi régner !

LA VOIX DU CHRIST. Retire-toi, Satan.

SATAN. Cède, Jésus, il en est encore temps.

Mes ennemis sont désunis, dispersés,
 Tu leur as tant parlé de fraternité
 Qu'ils en ont oublié leur patrie,
 Tu leur as tant prêché la tendresse et
 l'amour
 Qu'ils ne savent plus sacrifier leur vie.
 Que peuvent ces peuples de velours
 Contre mon peuple de fer ?
 Que peut leur folle assurance
 Contre ma prévoyance ?
 Que peut leur bonne foi contre ma malice ?
 Que peut leur Paradis contre mon Enfer ?

LA VOIX DU CHRIST. Heureux ceux qui ont faim et
 soif de Justice,

If thou holdst the soul in Thy hand ?
Did'st Thou not o'ercome death ?
Did'st Thou not say once :
“ He who takes the sword
Shall perish by the sword ? ”
Keep thy cross,
Let me the sceptre gain,
Keep thy faith,
But give me power to reign !

THE VOICE OF CHRIST. Get thee hence, Satan.

SATAN. Yield, Jesus, while there still is time.

My foes are scattered far and wide,
Thou told'st them of fraternity
Till they forgot their own country,
Thou badest them love and cease from strife
Till they forgot how to give up their life.
What are these velvet people
Beside my iron people ?
What is their blind trustfulness
Beside my ceaseless watchfulness ?
What their good faith beside my evil
wisdom ?
What their Paradise beside my mighty
Kingdom ?

THE VOICE OF CHRIST. Blessed are they that do
hunger

And thirst after Righteousness.

Je suis le Bon Pasteur qui garde ses brebis.
Retire-toi, Maudit !

LE RÉCITANT. C'en est fait. La porte se ferme,
le soleil disparaît.

SATAN (*vers le public*). Je vous prends à témoin
que je voulais la paix.

S'il m'avait laissé faire,

J'aurais opéré sans douleur, sans délais.

Le monde se serait, un beau jour, réveillé

Sous mon aile tutélaire

Et le baume de ma culture

Aurait bientôt guéri ses blessures.

Il va falloir maintenant

Que je chausse les bottes, que je coiffe le
casque

De mon impérial lieutenant,

Que je confonde sa raison,

Et que je guide moi-même, sous ce masque,

Ses sauvages légions.

CHŒUR (*au loin*). Ce que nous pleurâmes jadis

Rit dans nos prières,

Nous sommes les voix du Paradis

Dansant dans la lumière. . . .

SATAN. Ah ! Je te prépare un concert

Qui troublera la sereine harmonie

De ton ciel clair,

I am the Good Shepherd
 Who watches o'er His sheep.
 Get thee hence—Accursed !

NARRATOR. 'Tis done. The door is closed, the
 Sun has disappeared.

SATAN (*turns to the public*).

Bear witness all, I wished for Peace.
 Had He but let me go my way,
 I had done all with ease.
 The world would have awakened, one day,
 Beneath my kindly wing,
 And the balm of my rare culture
 For each wound had been a cure.
 But now of my imperial slave
 I must the helmet bear,
 I must confound his heart and reason
 And myself guide, while this mask I wear,
 His wild and savage legion.

CHOIR OF SOULS (*distant*). All for which we wept
 of old,

Fills our prayers with laughter bright,
 We are the voices of Paradise
 Dancing in the light. . . .

SATAN. Ah ! I'll prepare a chorus
 Which will disturb the harmony
 Of thy serene pure sky,

Où les sanglots des filles violées, les cris de la folie,
 Les hurlements des mères,
 Se marieront joyeusement
 Au lointain tonnerre
 Du bombardement,
 Où l'immense plainte d'un peuple crucifié
 Montera jusqu'à toi
 Dans la fumée,
 Où les craquements des bûchers
 Etoufferont, sous leur fracas,
 Les faibles râles des nouveaux nés. . . .

LE RÉCITANT. Michel lève le bras et fait, avec son glaive, un grand signe de croix. Satan a disparu.

CHŒUR (*plus près*). Ce que nous souffrîmes sur terre

Exalte notre ronde,
 Nous sommes l'âme du monde
 Chantant dans la lumière. . . .

MICHEL. Mon frère Gabriel,
 Depuis combien de temps
 Veillons-nous devant l'autel ?

GABRIEL. Depuis que le monde est monde
 Et que l'ombre de Satan
 Rôde sur la terre et sur l'onde.

MICHEL. Mon frère Raphaël,

In which the sobs of injured maids,
 The fearful maddened cry,
 The shrieking of the mothers
 Will mingle merrily
 With the distant thunder
 Of great artillery.
 The plaint of a people with anguish torn
 Will rise towards Thee through smoke of fires,
 And the crackling of mighty pyres
 Will stifle the wail of the newly born. . . .

NARRATOR. See! Michael raises up his sword and makes the holy sign of the Cross. Satan has disappeared.

CHOIR OF SOULS (*nearer*). All which we suffered
 upon earth

Here fills our souls with pure delight,
 We are the soul of all the world
 Singing in the light. . . .

MICHAEL. Gabriel, my brother,
 How long stand we here,
 Waiting by the altar?

GABRIEL. Since the world is world
 And since the Devil's shadow
 Lies on land and water.

MICHAEL. Raphael, my brother,

Depuis combien de temps
Veillons-nous devant l'autel ?

RAPHAËL. Depuis le péché d'Eve,
Depuis que la trahison d'Adam
Nous arma du glaive.

CHŒUR. Loué sois-tu, Soleil Eternel,
Dont nous suivons la carrière
Qui nous enivre de Ton ciel
Et nous baigne de Ta lumière. . . .

GABRIEL. Pourquoi mes armes deviennent-elles si
légères ?

MICHEL. Parce que nous possèderons la terre.

RAPHAËL. Pourquoi mes ailes s'ouvrent-elles ?

MICHEL. Parce que Dieu est bon et que la vie
est belle.

II.—SUR TERRE.

Même disposition que pour la Scène I. A la place de la porte, au fond, les armes de l'empereur (un aigle de fer) sont fixées au mur. Immédiatement en dessous, l'empereur est assis, endormi sur son trône, casqué et cuirassé, l'épée au côté. Au bas des gradins, deux gardes sont assoupis, appuyés contre la porte à gauche. La salle, drapée de violet, est éclairée d'en haut par une lumière invisible.

LE RÉCITANT. L'Empereur repose sur son trône
dans le palais du Roi.

1^{ER} GARDE. Tu ne dors pas ?

2^E GARDE. Toi non plus.

How long stand we here,
Waiting by the altar ?

RAPHAEL. Since Eve defied the Lord
And since Adam's treason
Armed us with the sword.

CHORUS. All praise be Thine, Eternal Sun,
Thy course we follow day and night,
As wine we drink Thy stainless sky
And lave us in Thy light . . .

GABRIEL. Why does my armour grow so light ?

MICHAEL. Because we shall conquer in the fight.

RAPHAEL. Why do my wings spread in the air ?

MICHAEL. Because God is good, because life is
fair.

II.—ON EARTH

Same scene at night. Instead of the door at back, a panoply with a great iron eagle. On the top of the steps, the Emperor is resting on a throne, armed and helmeted, with sword by his side.

At the bottom of the steps, right, two guards are standing leaning against the door. The room is lighted from above by invisible light.

NARRATOR. The Emperor rests upon his throne
in the King's palace.

1ST GUARD. Thou'rt not asleep ?

2ND GUARD. Neither art thou.

1^{ER} GARDE. A quoi penses-tu ?

2^E GARDE. Je pense à ceux que nous avons perdus,

A ceux que nous perdrons.

1^{ER} GARDE. Il faut se faire une raison. . . .

Regarde où cette femme m'a mordu.

On voit la place de chaque dent.

Je crois que j'avais trop bu. . . .

Tu es marié ?

2^E GARDE. Depuis l'an dernier.

1^{ER} GARDE. Un enfant ?

2^E GARDE. Une petite fille. . . .

Elles dorment ensemble dans le grand lit.

La mère rêve quand je suis absent ;

Elles rêvera longtemps. . . .

1^{ER} GARDE. Que veux-tu ? C'est la guerre.

2^E GARDE. Oui, c'est la guerre. . . .

LE RÉCITANT. Ils s'endorment, appuyés sur leur lance.

CHŒUR (*invisible*). Pitié, pitié, Seigneur !

Nous avons froid, nous avons peur.

LE RÉCITANT. C'est la plainte des femmes enfermées dans les caves.

CHŒUR. Nous avons vu brûler nos toits,

Nous avons vu couler nos clochers,

1ST GUARD. Of what art thinking?

2ND GUARD. I think of those whom we have lost,
Of those whom we shall lose.

1ST GUARD. There's no help for it . . .
Look where that woman bit me,
The mark of each tooth can be seen.
I think I had been drinking . . .
Thou art married?

2ND GUARD. Only last summer.

1ST GUARD. A child?

2ND GUARD. A little girl . . .
They sleep in the big bed together.
The mother dreams while I am far;
She will dream long. . . .

1ST GUARD. Well, well, it is war.

2ND GUARD. Yes, it is war. . . .

NARRATOR. They fall asleep, each resting on his
lance.

INVISIBLE CHORUS. Have mercy, pity; grant us
aid,

We are cold, we are afraid.

NARRATOR. 'Tis the cry of women imprisoned in
the cells.

CHORUS. We have seen our houses fall,
And the fierce red flames arise
Above our church's wall.

Nous avons vu nos pères et nos maris
 Tomber en tas
 Sous nos yeux égarés.
 Nous avons fui, dans la nuit,
 Devant tes soldats.
 Nos pieds saignent, nous avons peur,
 Pitié, pitié, seigneur !

LE RÉCITANT. Il dort paisiblement, songeant à
 ses conquêtes.

LE CHŒUR. La vie était si bonne, avant que tu
 ne viennes !

Les jeunes gens marchaient, la main dans la
 main,

Par les chemins,

Les semeurs arpentaient la plaine,

Et les vaches, à la brune,

Rentraient à l'étable, une à une,

En meuglant

Doucement . . .

Nos cœurs se serrent, nous avons peur,

Pourquoi, pourquoi, seigneur ?

LE RÉCITANT. Il soulève lentement la tête.

CHŒUR. Entends les larmes, écoute les cris

De nos petits,

Ceux qu'on a plantés au bout des baïonnettes,

Ceux qu'on a jetés tout vivants dans les puits,

Ceux dont la bouche avide

We have seen fathers, husbands slain
 Before our maddened eyes,
 From thy soldiers we have fled
 Through night and pain,
 Our feet are bleeding, we are afraid,
 Have pity, grant us aid !

NARRATOR. He calmly sleeps and dreams of
 conquests new.

CHORUS. Life was so sweet before you came !
 Boys and girls sang in the lanes
 Laughing, hand in hand,
 The sowers were sowing on our plains,
 The cows from round the farm land
 Came in, one by one,
 Lowing at set of sun . . .
 Our hearts are torn, we are afraid,
 Why should we suffer ? Grant us aid !

NARRATOR. He slowly lifts his head.

CHORUS. Listen to the tears, hearken to the cries
 Of our little ones.
 Those they pierced with bayonets,
 Those they cast down in the mould,
 Those whose lips still without rest

Suce en vain nos seins vides.

Ils ont froid, ils ont faim,

Que t'ont-ils fait ?

L'EMPEREUR. Ils sont dans mon chemin.

LE RÉCITANT. Il se lève. Les femmes tremblent.

Tout se tait comme avant l'orage.

L'EMPEREUR. Mon chemin marche devant moi

Dans une trombe de fumée,

Mon chemin va tout droit,

De crête en crête,

De vallée en vallée.

C'est le sillon de mon armée,

Malheur à qui l'arrête !

Mon chemin balaie tout devant lui,

Il écrase les cœurs, il étouffe les cris,

Il fait gronder le tonnerre

Et déchaîne la tempête,

C'est le char de la guerre,

Malheur à qui l'arrête !

LE RÉCITANT. Un soldat se dresse au pied du trône. Il est jeune, il est calme, il est fier comme un roi.

L'EMPEREUR. Mon chemin écrase sous son poids

Les villes en ruine.

Il n'entend ni ne voit

Ce qu'il piétine.

C'est une superbe machine,

Vainly suck our empty breast.
They are hungry, they are cold,
What harm did they?

EMPEROR. They were in my way.

NARRATOR. He rises. The women tremble.
All is silent as before a storm.

EMPEROR. My way lies there before me
In a great cloud of smoke,
My way lies straight before me,
From hillside to hillside,
From valley to valley.
It is the track of my army,
Woe to him who stems the tide!
My way sweeps all before it,
Grinding each heart, stifling each cry,
It makes the mighty tempest stride,
Raises the thunder voices high,
It is the chariot of war,
Woe to him who stems the tide!

NARRATOR. A soldier rises before the throne, he is
young and calm, proud as a king.

EMPEROR. My way crushes 'neath its weight
Wrecked farms and ruined towns,
It sees not, neither hears the voice
Of those whom it destroys.
It is a great machine

Sans cœur et sans âme,
 Que je remonte chaque matin,
 Et qui, chaque soir, dans le sang et les
 flammes,
 Me mène un peu plus loin
 Vers le but de mes conquêtes. . . .

LE SOLDAT. Et gloire à qui l'arrête !

LE RÉCITANT. L'Empereur descend vers le soldat.

L'EMPEREUR. Qui parle quand je parle ? Qui
 es-tu ?

LE SOLDAT. Celui que tu n'attendais pas.

L'EMPEREUR. L'exilé, le vaincu ?

LE SOLDAT. Celui qui te vaincra.

L'EMPEREUR. Le chef sans suite ? Le Roi-sans-
 terre ?

LE SOLDAT. Le Roi-soldat.

L'EMPEREUR. D'où viens-tu ?

LE SOLDAT. De ma frontière.

L'EMPEREUR. Qu'est devenue
 Ton armée ?

LE SOLDAT. Elle est à l'Est, au Nord, à l'Ouest,
 au Midi,

Partout où ton nom est maudit,

Où le mien est sacré,

Où l'on respecte le bien d'autrui

Et la parole donnée,

Où l'on déteste la tyrannie,

Without heart or soul,
Which I wind up, every morn,
And which, every eventide,
Through flames and red blood streams
Carries me further on
Towards the goal of my dreams . . .

THE SOLDIER. Glory to him who stems the tide!

NARRATOR. The Emperor descends towards the
soldier.

EMPEROR. Who speaks when I speak. Who art
thou?

SOLDIER. He whom thou didst not expect.

EMPEROR. The exile, the conquered?

SOLDIER. He who will conquer thee.

EMPEROR. The chief without people. The king
without land?

SOLDIER. The Soldier-king.

EMPEROR. Whence comest thou?

SOLDIER. From my frontier.

EMPEROR. What has become
Of thy army?

Where hast thou left it?

SOLDIER. North, South, East and West,
Wheresoe'er thy name is cursed,
Wheresoe'er my name is blessed,
Where the given word is honoured,
Where the good of others prized,
Where tyranny is hated,

Où l'on chérit la liberté,
 Partout où l'homme a conservé
 Sa dignité,
 Partout où la vie
 Danse d'un pied léger,
 Partout où la grâce et la beauté
 Se narguent de tes menaces,
 Partout où la bonté est reine,
 Partout où l'honneur est roi,
 Partout où l'âme est pleine
 De courage et de foi.
 Mon armée—
 C'est l'humanité !

LE RÉCITANT. L'Empereur veut l'arrêter mais le
 soldat s'évanouit comme une ombre.

L'EMPEREUR. Je le tenais ici, désarmé,
 Dans la plus sûre de mes prisons. . . .
 Comment s'est-il échappé ?
 Homme ou vision,
 Corps ou esprit,
 Je méprise tes bravades,
 Je te défie !
 Même si le monde entier se ruait contre moi,
 En une folle croisade,
 Je vaincrais ce monde là !
 Je le briserais sous mon talon,

Where liberty is cherished,
 Where man retains his dignity,
 Where life is dancing happily,
 Where laughter, grace and beauty
 Scorn thy threatening,
 Wheresoe'er virtue is queen,
 Whereso'er honour is king,
 Wheresoe'er the soul is clean
 With faith and courage shining!
 Wheresoever man knows pity.
 My army is—Humanity.

NARRATOR. The Emperor would stop him, but,
 like a shade, the soldier disappears.

EMPEROR. I held him here unarmed

Within the surest prison . . .

How did he escape?

Man or vision,

Body or spirit,

I scorn thy boasting,

I defy it!

If the whole world should arise

In one mad crusade against me,

That world I'd conquer in any wise!

I would break it 'neath my heel,

Je le broierais dans mon poing,
 Je le re-crèerai à ma façon,
 Selon mes besoins !
 N'ai-je pas mon peuple, n'ai-je pas mes soldats ?
 N'ai-je pas la Force qui prime le Droit ?
 Ne puis-je faire, à coups de canon,
 Que le mal devienne le bien
 Et que le mensonge outrage en vain
 La raison ?
 Ne suis-je pas l'Elu, ne suis-je pas l'Unique ?
 Celui dont la parole fatidique
 Décrète le Destin ?

LE RÉCITANT. La Mère est venu s'asseoir sur le trône avec son Enfant. Elle chante :

LA MÈRE. Dors, mon petit fils,
 Sur la paille d'or,
 Dors, rêve et souris,
 Le monde t'adore. . . .

LE RÉCITANT. L'Empereur l'écoute sans la voir.

LA MÈRE. Dors, mon enfant, dors,
 Les rois s'humilient
 Dans la soie et l'or,
 Et les bergers prient. . . .

L'EMPEREUR. Est-ce une voix en moi ?
 Ou y a-t-il quelqu'un là ?

LA MÈRE. Dors, mon petit fils,

Crush it in my mailed fist,
 And I would recreate it
 According to my will !
 Have I not my people, have I not my men,
 Have I not might which gives the right ?
 Can I not change, with canons' persuasion,
 Every evil into good,
 And subdue the outraged reason
 By the strength of my falsehood ?
 Am I not the Chosen one, am I not the Elect
 Whose fateful word has power
 Destiny to direct ?

NARRATOR. The mother sits upon the throne, the child is in her arms, she sings :

THE MOTHER. Sleep, little Child,
 By ox and ass mild,
 Sleep, dream, and smile,
 The world worships the while. . . .

NARRATOR. The Emperor listens without seeing.

MOTHER. Sleep, sleep on my knee,
 The Kings kneel to Thee
 In their silken array,
 And the shepherds pray. . . .

EMPEROR. Is it a voice within me,
 Or is there some one there ?

MOTHER. Sleep under the star

Sous l'étoile d'or,
Dors, rêve et souris,
Les anges t'adorent.

L'EMPEREUR. Quel est ce chant lointain ?
Il me semble que je me souviens. . . .

LA MÈRE. Dors, mon enfant, dors,
Ne te réveille pas,
Le ciel est ton trône,
Le jour ta couronne,
Et ton sceptre d'or
Une croix de bois.

L'EMPEREUR. Tais-toi, tu blasphèmes,
Il n'y a qu'un roi ici—c'est moi.
Partout j'ai fait cacher sa croix
Sous mes emblèmes.

(*Montrant l'aigle*) Regarde, ici même,
L'aigle impérial vient d'effacer
La morne image du Crucifié.

LA MÈRE. Dieu te jugera.

L'EMPEREUR. Quel Dieu ? Celui d'hier ou de
demain ?

Celui d'ici ou de là-bas ?

Le tien ou le mien ?

LA MÈRE. Celui que je tiens dans les bras.

L'EMPEREUR. Voilà deux mille ans qu'il est mort.

LA MÈRE. Et deux mille ans qu'il revit.

L'EMPEREUR. Je suis grand, je suis fort,

Which sheds light afar,
 Sleep dream and smile,
 Angels worship the while.

EMPEROR. What is that distant song?

It seems that I remember . . .

MOTHER. Sleep, little one,
 Wake not, I pray,
 The sky is Thy throne
 Thy crown is the day,
 And Thy sceptre good
 Is a cross of wood.

EMPEROR. Woman, cease blaspheming,

I am the only King,
 Everywhere I cause to yield
 His cross before my iron shield.

(*Pointing to the wall*) Look the eagle here
 doth hide

The image of the Crucified.

MOTHER. God will judge thee.

EMPEROR. What God? The God of here or
 there?

Of to-morrow or yesterday?

Mine or thine?

MOTHER. Him I hold here in my arms.

EMPEROR. He died two thousand years ago.

MOTHER. And every year he lives again.

EMPEROR. I am great, I am strong,

Il est au ciel, bien loin. . . .

LA MÈRE. Nous avons froid, dans cette cave,
nous avons faim.

J'ai cherché partout,
Je n'ai trouvé qu'ici
Un abri digne de lui.

L'EMPEREUR. Es-tu folle, femme, ou suis-je fou ?

LA MÈRE. Ce n'est pas la première fois
Que je rencontre tes soldats.
Ce n'est pas la première fois
Que j'entends les cris des Saints Innocents.

L'EMPEREUR. Sais-tu qui je suis ?

LA MÈRE. Hérode, Néron, Satan,
C'est toujours toi que j'ai fui.
Par tous les sentiers.
Je ne fuirai plus aujourd'hui.
Je n'irai pas plus loin.

L'EMPEREUR. Tu veux me braver ?

LA MÈRE. Non. Je suis lasse. *(Elle prie.)*

L'EMPEREUR. Pourquoi joins-tu les mains ?

LA MÈRE. Je prie Dieu qu'il t'accorde une grâce.

L'EMPEREUR. Je n'ai que faire
De tes prières.

LA MÈRE. Je prie mon fils qu'Il te punisse
Quand il en est encore temps,
Afin qu'Il t'épargne le châtement
De son éternelle justice.

L'EMPEREUR. Emporte-Le ! Va-t-en !

He is in Heaven far away.

MOTHER. We were hungry and cold in the cellars
dim.

Everywhere I sought
But nowhere found, save here,
A shelter fit for Him.

EMPEROR. Art thou mad, woman, or am I?

MOTHER. It is not the first time
I from thy soldiers fly,
It is not the first time
I hear the Holy Innocent's cry.

EMPEROR. Knowest thou who I am?

MOTHER. Herod, Nero, Satan,
'Tis thou from whom I fled away,
I will fly no more to-day,
I will no further go.

EMPEROR. Wilt thou defy me?

MOTHER. I am weary. *(She prays)*

EMPEROR. Why dost thou fold thy hands?

MOTHER. I pray God grant thee one grace.

EMPEROR. I do not need a prayer of thine.

MOTHER. What I pray my son is this:

Punishment to send
That He may spare thee in the end
His everlasting justice.

EMPEROR. Take him away!

LA MÈRE. Même si l'univers s'inclinait devant
 toi,
 Même si tu avais vaincu le dernier de tes
 ennemis,
 Même si tes crimes devenaient des exploits,
 Même si tu avais détruit
 L'honneur, la conscience et la foi,
 Toute la force de ton armée,
 Toute la science des tes savants
 Ne parviendraient pas à soulever
 Cet Enfant.

L'EMPEREUR. Ne me tente pas plus longtemps.

LA MÈRE (*chantant*). Dors, mon petit, dors,
 Le ciel est ton trône
 La nuit ta couronne
 Et les astres d'or
 S'ouvrent sous tes pieds
 Comme des fleurs dans un pré.

LE RÉCITANT. Il tire son glaive et en frappe le
 trône. La mère et l'enfant ont déjà disparu, mais
 le grand aigle de fer qui pendait au mur s'abat avec
 fracas et le Crucifié regarde l'Empereur.

L'EMPEREUR. Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi,
 C'est celui qui tenait mon épée,
 Qui l'a brandie contre toi,
 C'est celui qui possède

MOTHER. Even if the world bowed down to thee,
 If thou hadst conquered every enemy,
 Even if thy crimes seemed good in all men's eyes,
 Even if thou hadst destroyed
 Honour, thought and faith and love,
 All the science of the wise,
 The power of thy army wild,
 Would not have the strength to move
 This little child.

EMPEROR. Begone !

MOTHER (*sings*). Sleep, little Son,
 The sky is Thy Throne,
 Thy crown is the night,
 And the little stars bright
 Unclose 'neath Thy feet
 Like field flowers sweet.

NARRATOR. He draws his sword ; mother and child are gone, but the iron eagle which hung upon the wall crashes to the ground and the Crucified looks on the Emperor's face.

EMPEROR. It is not I—it is not I,
 'Tis he who held my sword,
 Who made me Thee defy,
 It is he who possesses

Mon âme égarée,
 Qui dirigea mon bras,
 C'est celui qui obsède
 Mes jours et mes nuits
 De ses clameurs farouches,
 Celui qui guide tous mes pas,
 Celui qui parle par ma bouche
 Et qui voit par mes yeux.—
 Eloigne-toi, Satan,
 Laisse-moi seul, seul avec Dieu.
 Peut-être en est-il encore temps ?
 Ne ricane pas—laisse-moi prier,
 Laisse-moi pleurer, laisse-moi souffrir,
 Laisse les fleurs du repentir s'épanouir
 Dans mon cœur crucifié.
 Tais-toi—Laisse-moi mourir !

LE RÉCITANT. L'empereur se relève et Satan lui
 répond par ses propres lèvres, en l'entraînant avec
 lui.

SATAN. Vit-on jamais pareil ingrat ?
 Toi qui fit trembler le monde
 Que serais-tu sans moi ?
 Je croyais mieux te connaître,
 Fantoche, vantard, bravache ;
 Je te savais menteur, je ne te savais pas
 traître,
 Je te savais cruel, je ne te savais pas lâche.

My maddened brain,
 He who would Thee have slain,
 'Tis he who haunts
 My days and nights
 With his clamorous cries,
 He who directs my every step,
 Speaks by my mouth,
 Sees through my eyes.—
 Satan, away from me, I say,
 Leave me alone, alone with God,
 May be there still is time to pray?
 Laugh not—let me bear the rod,
 Let me suffer, let tears start,
 Let flowers of repentance lie
 Upon my tortured heart—
 Be still and let me die !

NARRATOR. The Emperor rises. Satan answers him through his own lips, and draws him to his doom.

SATAN. Was such ingratitude e'er seen?
 Thou who mad'st the earth to tremble,
 Where, without me, hadst thou been?
 I thought I knew thee better,
 Mad and foolish boaster;
 I knew thee for a liar, but did not know thee
 traitor,
 Cruel I knew thee, but not a coward.

Je ne sais ce qui me retient de te laisser à toi-même.

L'enfer rougira d'une si piètre conquête.

Tu n'es pas digne de l'anathème

Qui pèse sur ta tête. . . .

Viens donc, ne reste pas là,

Tes pleurs sont des blasphèmes. . . .

Viens donc . . . suis-moi . . . suis-moi . . .

Laisse toute espérance. . . .

(L'Empereur sort à reculons, les bras tendus vers le crucifix.)

VOIX DU CHRIST. C'est à moi qu'appartient la vengeance.

CHŒUR DES FEMMES (*au loin*)

Dors, mon enfant, dors,

Ne te réveille pas,

Le ciel est ton trône,

Le jour ta couronne,

Et ton sceptre d'or

Une croix de bois.

Why do I not leave thee alone at thy word?
Hell is ashamed of so poor a prize,
Dost not deserve the wealth of hate
That weighs upon thy head . . .
Come hence, it is too late,
Thy tears are blasphemy . . .
Come . . . follow, follow me . . .
Leave every hope behind . . .

*(The Emperor exit backwards hands
raised towards crucifix.)*

THE VOICE OF CHRIST.

Vengeance is mine,
I will repay.

THE CHORUS OF WOMEN (*in the distance*).

Sleep, little one,
Wake not, I pray,
The sky is Thy Throne,
Thy crown is the day,
And Thy sceptre good
Is a cross of wood.





UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

L9-25m-9,'47(A5618)444

PQ
2605 Cammaerts -
Cl48N4 New Belgian
poems.



PQ
2605
Cl48N4

